

ARCHETYPES

INTRODUCTION

Archétypes, concepts associés et élémentaux

" L'homme ... est libre d'exprimer de différentes façons les archétypes évolutifs, mais il n'exprimera jamais autre chose que ces archétypes évolutifs eux-mêmes."

J.E. Charon

Les archétypes ordonnent la création comme l'Homme ordonne sa propre création selon les archétypes qui le fondent.

Dépositaire d'une double caractéristique structurelle et dynamique, l'archétype garantit à la fois l'architecture et l'évolution de l'Être. C'est en tant que tels que les archétypes sont assimilés aux lois universelles de l'évolution.

Dans cette introduction, je vais tenter de définir la notion même d'archétype pour présenter ensuite en quelques lignes les 7 archétypes fondamentaux (qui feront chacun l'objet d'un chapitre spécial dans ce tome en commençant évidemment par l'archétype « Un » dont dérivent tous les autres), suite à quoi je présenterai quelques concepts liés à la notion d'archétype et permettant d'en appréhender au mieux ses manifestations (symbole, analogie, synchronicité). Et enfin je dirai quelques mots des « élémentaux » ou des Quatre Eléments alchimiques à chacun desquels ce tome consacrerait aussi un chapitre.

Archétype

Le terme archétype (du grec *arche-typos*: modèle original d'une chose; de *arche*: principe, commencement, origine, fondement, commandement et *typos*: empreinte, marque, type, modèle) employé par certains philosophes grecs (Plutarque, Philon d'Alexandrie ...) et repris par Saint Augustin puis par Jung pour son étude sur les structures psychiques, définit un schème universel.

Dans quelque domaine que ce soit, l'Homme a toujours remarqué des similarités et fait des rapprochements (*analogie*: cf. plus loin) entre des éléments ou des phénomènes ne comportant à part cela aucun lien logique -ou direct, ou causal- entre eux: récurrence de formes, d'images, de fonctions, de comportements, de thèmes, de rythmes ... tous éléments dont on peut finalement dire qu'ils sont les expressions d'archétypes, c'est-à-dire des grands schèmes universels.

Ces archétypes, ainsi nommés par Saint Augustin pour traduire les *Eidos* ou les *Universaux* de Platon, et qui sont aussi les 7 jours de la Genèse que j'utilise dans cet essai (pour d'autres exemples ou références cf. « Archétypes » dans *Notes du Lexique*), peuvent être entrevus comme des modèles dynamiques, « des structures *a priori* qui informent la manière d'être au monde », des « formes vides que l'expérience vient remplir » ou des « formes sans contenu représentant la possibilité d'un certain type de relation et d'action » (Jung) donnant à la réalité son ordonnancement.

R.Sheldrake ("Une nouvelle science de la vie") dit par exemple que les formes et les structures des systèmes sont dues à un champ morphogénétique qu'il appelle "causalité formative" transcendant l'espace et le temps et ayant la propriété de provoquer des effets instantanés à des distances quelconques, ce qui rejoint les différentes théories que sont les causes non locales de la

mécanique quantique, les champs vibratoires de E.Guillé et C.Hardy ("L'alchimie de la vie"), les "bulles de conscience alignées sur des bandes d'émanation spéciales" de C.Castaneda ("le feu du dedans"), et enfin celle des archétypes utilisés par Jung dans toute son œuvre d'exploration de la psyché humaine.

De son côté, J. de Rosnay dit (*Le Macroscopie*):

"Il s'agit de dégager des invariants, c'est-à-dire des principes généraux, structuraux et fonctionnels, pouvant s'appliquer aussi bien à un système qu'à un autre. Grâce à ces principes, il devient possible d'organiser les connaissances en modèles plus facilement communicables puis d'utiliser certains de ces modèles dans la réflexion et dans l'action."

Universels et intemporels, défiant les espaces-temps coutumiers, les archétypes non seulement s'expriment par des formes d'existence analogues -mais de plus en plus complexes d'un système à l'autre- et des thèmes récurrents, ce qui représente l'aspect structurel ou architectural de l'archétype, mais se manifestent toujours dans le même ordre, ce qui cette fois répond à l'aspect dynamique, séquentiel ou évolutif de l'archétype: la création comme l'évolution du vivant et de l'Homme, avancent ainsi en quelque sorte à chaque fois d'un cran en passant d'un archétype à un autre (les archétypes sont tous toujours agissants mais leurs formes de manifestation doivent suivre un ordre séquentiel pour être fiables). C'est pourquoi ces archétypes ou prototypes structurels et dynamiques, peuvent aussi être assimilés à des nombres qui possèdent, à côté de leurs valeurs quantitatives couramment utilisées, des valeurs qualitatives, comme nous le rapportent la Qabbale, la Genèse biblique, Pythagore ... nombres qui à leur tour, peuvent être représentés par des figures -géométriques ou pas- ou des symboles (ce que les nombres sont déjà en tant que chiffres).

Les stades de développement de tous les organismes, et ceux de toutes les formes d'existence en général, se superposent ainsi à l'enchaînement et à la danse bien ordonnée des nombres, les Sept Jours de la Genèse biblique en étant une des plus belles représentations.

Des plus simples aux plus complexes, les structures et les organismes se développent comme s'ils étaient l'empreinte des archétypes, chacune de ces formes d'existence étant "alignée" préférentiellement sur l'un d'eux -ou sur un certain nombre d'entre eux-selon un mode dominant (cf. tome *Processus : la dominance et la latence*) : c'est là l'origine de l'analogie (cf. plus loin).

Par étapes successives et toujours dans le même ordre, les archétypes se manifestent cycliquement en structures de plus en plus complexes munies d'outils de plus en plus performants. Les mêmes archétypes correspondent donc à des potentialités différentes selon les cycles, comme s'il y avait retour constant des mêmes principes sur eux-mêmes, avec l'information en plus.

Par ses deux aspects architectural et séquentiel, l'archétype implique donc un espace et un temps : le même archétype peut ainsi s'exprimer en des espaces-temps différents où espace et temps sont corrélés à chaque fois sur un mode particulier (cf. *l'espace et le temps* du tome *Processus*

*

Comment peut-on constater la réalité des archétypes?

Et bien, il faut d'abord voir les archétypes dans la multiplicité des formes concrètes et abstraites qui en sont l'expression, et cela des atomes aux niveaux de conscience les plus élevés. Chaque organisme, chaque organe, chaque animal, chaque végétal, chaque atome, chaque état de conscience ... est ainsi l'icône parfaite ou l'image en miroir d'un de ces archétypes, et est donc finalement l'image de l'Etre à un degré d'expression plus ou moins élaboré selon son stade évolutif.

Chez les animaux puis chez les êtres humains par exemple, les archétypes s'expriment dans les comportements innés (« patterns of behavior »), les instincts ou l'inconscient collectif ... qui sont tous de nature supra-individuelle. L'instinct, comme nécessité physiologique, constitue en effet une puissance impersonnelle comme l'inconscient collectif constitue la structure innée identique chez tous les humains (pour Jung l'inconscient collectif comporte un ordre mathématique exprimant le jeu régulier des archétypes).

Voici un extrait tiré de l'article de Michel Cazenave (« *Synchronicité, physique et biologie* ») qui souligne le rapport entre archétype et instinct:

"On peut dès lors affirmer, comme le fait Jolande Jacobi ("Complexe, archétype et symbole"), que "la théorie des archétypes de Jung nous permet une vue globale à la fois de la psychologie de l'homme et de l'animal. De nombreux biologistes et zoologues, parmi lesquels il faut citer Shneider, Hediger, Lorenz, Uexküll, Alverdes, sans oublier le grand savant bâlois Portmann, ont confirmé dans le domaine biologique et animal les découvertes faites par Jung dans le domaine psychique et spirituel. Lorenz par exemple, parle des schémas préformés, innés, déterminant l'attitude et les réactions instinctives des animaux et des hommes. Il insiste comme Jung, sur le fait que, pour l'homme, il ne s'agit pas d'images innées, mais de virtualités, de potentialités innées capables de créer des images qui prennent alors des formes infiniment variées selon la nature et l'expérience des individus »; on peut encore affirmer, comme le fait aussi Portmann ("les rites des animaux") que "l'ensemble du comportement et du rituel des animaux supérieurs est à un haut degré de caractère archétypique », en sorte que leur vie intérieure (*tierische Innerlichkeit*) est gouvernée par un principe supra-individuel; ... »

Chez l'Homme, il est commun de reconnaître aujourd'hui que les dits archétypes constituent les fondements des grands thèmes moraux et religieux et qu'ils s'expriment aussi dans les mythes, les rêves, les fantasmes, les œuvres artistiques ... Ce sont les dieux des religions antiques, les anges, les démons, les puissances bénéfiques ou maléfiqes, solaires ou lunaires, paradisiaques ou infernales, autant de représentations « numineuses » participant de l'inconscient collectif.

Plus prosaïquement, les archétypes s'expriment dans tout ce qui nous est quotidien et familier: l'individu ou le sujet lui-même représente un archétype (celui de l'Unité ou de l'essence de l'Être), et la mère, le père, l'enfant, la sœur, le frère, la famille ou la société, l'amour, la naissance, la mort, l'esprit ... en sont d'autres ou leurs manifestations.

De cette notion d'archétype, on peut encore expliquer certains faits inhérents à l'évolution, et formuler plusieurs hypothèses.

Il y a par exemple ce que les paléontologues, les zoologues et les botanistes désignent par le terme de « convergences fortuites » (convergences de formes, de fonctions ...) concernant des espèces très éloignées (phénomène que l'on pourrait rapporter à l'analogie, cf. plus loin): les marsupiaux ressemblent aux mammifères, les hyènes aux chiens (sans en être), les feuilles d'épinard à celles de l'armoise, certains protozoaires flagellés aux algues dont certaines ne possèdent pas de pigments synthétiques, comme les champignons, ou sont plurinucléées, comme les conocytes ... tous phénomènes dont l'explication par des conditions de vie identiques est trop simpliste sinon erronée et revient à « expliquer la fleur par l'engrais » comme a dit G. Bachelard. Les « convergences fortuites » ne sont pas seulement le résultat d'une évolution convergente, mais plus généralement, l'expression des mêmes archétypes chez des organismes ou des formes d'existence différents (et pouvant appartenir à des cycles distincts et éloignés): intemporels et universels, les archétypes s'expriment ainsi selon des degrés de différenciation, de complexité ou d'intégration variés répondant aux stades évolutifs différents des formes d'existence.

Ainsi les grands groupes ou embranchements d'animaux et de végétaux (vers, cnidaires, mollusques ... champignons, algues, lichens ...) apparaissent-ils comme les stades évolutifs archétypaux des organismes, les classes constituant ces embranchements répondant elles aux différents plans de manifestation de ces archétypes. De ce fait, les archétypes peuvent permettre d'établir les classifications de l'ensemble des formes d'existence (animales, végétales atomiques, minérales ...), mais aussi de différencier une "micro-évolution" (les espèces) et une "macro-évolution" (les grands groupes correspondant aux grands stades évolutifs : atomes, cellules, organismes ...), d'expliquer les particularités des différentes espèces comme les caractères

homologues de certaines d'entre elles (homologie signant des liens de parenté à distinguer de l'analogie), ainsi d'ailleurs que de faire l'approche symbolique de leurs représentants.

Les archétypes témoignent donc à la fois de la permanence des formes de la création et de leur évolution.

Ainsi la notion d'archétype comme modèle universel, permet-elle de sortir de la polémique existant entre les points de vue fixiste et évolutionniste -ou transformiste- de la création dont on s'aperçoit qu'ils tendent aujourd'hui à se rejoindre dans une théorie synthétique ou synergique.

Mais les archétypes expliquent aussi l'absence de certaines formes intermédiaires correspondant à des sauts évolutifs. Il existe en effet des difficultés, dans certains cas, à repérer les liens phylétiques et à répertorier les différents groupes lorsqu'ils sont en début ou en fin de leur évolution. C'est toute la question du « chaînon manquant » ou des discontinuités évolutives (animales, végétales mais aussi cellulaires, minérales) qui expriment les passages existant entre deux archétypes contigus dans leur enchaînement, passages correspondant à des formes d'existence en pleine transformation et non encore stabilisées qui disparaissent une fois la nouvelle structure intégrée, phénomène pouvant dans certains cas, être rapporté aux « catastrophes » de R.Thom dont rend bien compte la mécanique quantique, ou au processus de « retournement » par exemple (inversion de polarités ...) s'exprimant comme un hiatus ou une « solution de continuité » entre les formes d'existence appartenant à des étapes successives.

Voici finalement deux textes d'un historien et d'un anthropologue illustrant d'une manière tout à fait convaincante le caractère séquentiel de l'évolution entrevu comme une suite ordonnée d'archétypes :

"... Le peuplement de l'Amérique est donc nettement plus récent que celui du Vieux Monde et l'homme y connut une évolution en vase clos, mais le préhistorien constate, non sans satisfaction, que cette expérience originale a suivi, dans une cohérence parfaite, les mêmes grandes étapes du développement culturel et technique. En Amérique, comme de l'autre côté du Pacifique, après un peuplement diffus de groupes de chasseurs-collecteurs, les hommes se sédentarisent et inventent l'agriculture, l'élevage, la céramique, construisent des villes, découvrent la métallurgie du cuivre et de l'or, puis constituent des Etats.

G.Camps, "la Préhistoire »

et :

"... la formation des tribus, des nations, des empires, et finalement de l'Etat moderne, ne fait que prolonger (avec l'appui de certains facteurs supplémentaires) le mécanisme dont sont issues les espèces animales, l'Histoire humaine se découvre ... comme un terrain de choix ouvert à l'étude des lois de la phylogénèse...."

T.de Chardin, Le Groupe Zoologique Humain p. 117

*

Revenons au fait déjà évoqué de l'unité de fond de l'ensemble des archétypes dérivant tous de cette Unité, premier des archétypes, dont nous avons déjà suggéré qu'il désignait l'Etre lui-même, dans son aspect essentiel, « ontologique ».

Les archétypes qui sont autant de lois universelles, de référents ou de déterminants, de « principes organisateurs persistants » (J.H. Rush : « L'origine de la vie »), s'originent en effet tous de l'Unité dont la forme primordiale est l'Univers Un et ses multiples particules que nous considérons comme l'origine de tout.

"Chaque organe de ton corps
est l'image d'une force de l'univers,
et c'est d'elle qu'il reçoit sa force"

Dialogues avec l'ange, p. 144

Ainsi toutes les lois et les constantes de la physique, de la chimie, de la psychologie, de l'astrophysique (jeux de forces, individualisations et associations des molécules et des êtres, constante de Planck, vitesse de la lumière ...), comme tous les archétypes, découlent finalement des caractéristiques de l'Unité Primordiale qu'est l'Univers, constantes et lois dont les rapports peuvent servir en retour à qualifier et à quantifier cette Unité primordiale.

A propos de ces lois qui tiennent de l'Unité, H.Reeves dit ("Dernières nouvelles du cosmos"):

" ... ces lois possèdent des propriétés remarquables. Elles nous paraissent finement "ajustées" pour promouvoir la complexité. Des variations infimes des valeurs numériques qui les spécifient suffiraient à rendre l'univers stérile. Aucune forme de vie, aucune structure complexe n'y serait jamais apparue. Même pas une molécule de sucre, même pas un atome de carbone ... Les lois possédaient déjà, dès les premiers temps, la capacité de donner naissance à la complexité, à la vie et à la conscience. Sans "ce réglage fin" de leurs propriétés, rien de cela n'aurait été possible. Un Univers régi par des lois, disons "quelconques", n'engendre pas d'observateur... Le miracle de la vie n'est pas qu'elle soit apparue il y a trois milliards cinq cents millions d'années sur notre planète. C'est qu'elle ait pu apparaître quelque part dans l'univers. C'est qu'elle était déjà en "puissance" au moment du Big-Bang, dans la forme des lois qui régnaient sur la matière chaotique et incandescente."

Du fait que l'Être dans son essence correspond à l'archétype Un, référence première et ultime, les autres archétypes qui en dérivent ne peuvent être saisis que dans le contexte d'une Unité qui englobe tout.

Or, c'est essentiellement cette référence ultime à l'Unité qui fait la difficulté d'étude des archétypes qui en sont tous dérivés, notamment si on s'en tient à une approche strictement objectale qui ne peut en saisir les aspects paradoxaux. Ainsi l'astrophysique et la physique quantique par exemple, ont du mal à exprimer par les mots les formes de réalités paradoxales et intriquées du mystère qui à la fois nous entoure et nous fonde.

L'Être possède en effet une structure hiérarchisée et paradoxale faite de niveaux multiples et d'antagonismes auxquels n'échappent évidemment pas les archétypes eux-mêmes. Ces faits impliquent donc l'intrication entre eux des archétypes, tous relatifs les uns aux autres dans le contexte de l'Unité qu'il ne faut jamais perdre de vue. Interdépendants, interagissant et s'interpénétrant selon des relations d'ordre systémique, on ne peut en effet concevoir les archétypes sans l'Unité de fond ou concevoir l'archétype de l'Unité sans y entrevoir celui de la Dualité qui ne peut lui-même se concevoir sans celui de la Trinité ... tout cela devant finalement laisser place à la Septéité exprimant l'ensemble des aspects de la structure de l'Être. Décrire un archétype c'est donc se focaliser sur un des aspects de l'Être en tenant compte des notions de « dominance et de latence » ainsi que celles de « partie et de tout » ou de « verticale et horizontale » (cf tome *Processus*).

Nous avons en effet parlé plus haut de l'archétype comme structure et dynamique, c'est-à-dire comme architecture et mouvement, architecture s'enrichissant par habillage de fonctions de plus en plus complexes au cours de cycles évolutifs comportant des étapes (manifestation, reproduction, multiplication, organisation ...) où les notions de verticale (structure ontologique), d'horizontale (étapes de manifestation du cycle), de « partie » (acteur d'un système) et de tout (le système dans son ensemble) sont nécessaires à la compréhension des archétypes et du phénomène évolutif.

Pour pouvoir être utilisés comme des outils fiables, les archétypes devront donc rendre compte de tous ces éléments.

Présentons à présent succinctement les 7 Archétypes fondamentaux.

*

Les Sept Archétypes fondamentaux :

...le serpent Ophion féconda Eurynome et s'enroula sept fois autour de l'Œuf Universel qu'elle pondit, jusqu'à ce que cet Œuf éclore et se brise. Et de cet Œuf sortirent leurs enfants, c'est à dire tout ce qui existe ...

Mythe pelasge de la création

... il y a 70 places couronnées qui sont siennes, et chaque place a des portes qui s'ouvrent sur 70 mondes, et chaque monde s'ouvre sur 70 canaux, et chaque canal s'ouvre sur 70 couronnes suprêmes, et de là des chemins conduisent à l'Ancien et l'Inscrutable, ouvrant un regard sur ces délices célestes qui donnent à tous béatitude et lumière ...

Zohar, I, 217b

Les Sept Archétypes fondamentaux attachés aux 7 premiers nombres, forment le Septénaire archétypal sur lequel se fonde et se développe l'Être. Connaître ces archétypes c'est apprendre à connaître l'Être, croître en l'Être, faire croître l'Être en soi.

En vertu de toutes les caractéristiques développées plus haut, les 7 archétypes qui constituent la structure et la dynamique de tout ce qui existe et évolue, vont se manifester en sept systèmes ou sept mondes (cf. tome *Scènes*) comportant chacun une architecture d'ordre sept et évoluant chacun selon un cycle de base septénaire, l'ensemble de ces 7 cycles ou mondes formant ce que je nomme *le Grand Cycle de l'Être*. Ce *Grand Cycle* que l'on peut résumer dans la formule « de l'univers à l'homme et de l'homme à l'univers » qui voit le Tout (univers) passer dans la Partie (Homme) et la Partie regagner le Tout (Homme universel), place ainsi l'homme à la charnière d'un processus cyclique de séquence septénaire qui nous fait prendre conscience de l'envergure de son destin incomparable.

Or si l'homme doit regagner le tout, s'il doit réintégrer l'Unité selon un cheminement qui serait celui d'un retour, il doit être capable d'assimiler la nature paradoxale de l'Être et l'ensemble des archétypes qui en constituent l'architecture, et cela en trois cycles (Pensant, Méditant, Transcendant).

Dans son retour en l'Être, l'Homme doit donc faire sien ces déterminants collectifs ou ces « organisateurs phylopsychogénétiques » (P.Solié) que sont les archétypes en les « réfléchissant », les symbolisant et les passant de l'inconscient au conscient.

Forces autonomes et redoutables, continuellement à l'œuvre, les archétypes demeurent des tyrans nous manipulant comme des poupées de chiffon tant qu'ils demeurent inconscients. Les forces archétypales nous broient jusqu'à ce que nous comprenions que nous sommes pétris d'eux, que nous ne pouvons que les expérimenter et à les incarner, que nous devons nous libérer de nos fantasmes, de nos peurs et de nos attachements morbides, que nous devons mourir et renaître de nos ruines pour suivre les étapes de notre pèlerinage aux sources.

Poursuivant humblement ce chemin, l'homme peut accéder grâce aux archétypes, à une vue synthétique -ou globale, holistique, systémique- de l'Être et découvrir la cohérence, le sens et même la finalité de tout ce qui existe. Sans ces archétypes, comme l'approche mécaniste tente de le faire, nous nous dispersons dans la multiplicité disparate des formes d'existence et butons constamment contre le seuil que constitue la courte durée de la vie humaine comparée à l'immensité des temps que recouvrent la manifestation et son évolution, risquant ainsi d'être limités dans la compréhension de cette dernière. Cependant, malgré l'aide des archétypes, il nous faudra toujours accepter la part de mystère et renoncer à l'idée de pouvoir mettre l'Être entièrement en équation, car sa description ne sera jamais qu'une « carte » qu'il ne faut pas confondre avec le territoire, ce qui confirme que

l'expérience est finalement toujours irremplaçable.

En ce qui me concerne, je vais étendre le sens de ce concept d'archétype à l'ensemble des phénomènes et des formes d'existence et l'utiliser pour tenter d'approcher au plus près la structure générale de l'Être (pour la définition de l'Être, cf. le Un) et ses étapes évolutives.

Comme je l'ai dit plus haut, la notion d'archétype est souvent liée à quelques autres comme celles de symbole, d'analogie et de synchronicité qu'il est bon de connaître. Voyons donc ce qu'il en est de ces quelques notions.

*

Concepts associés :

Symbole, analogie, synchronicité

"Sois eau. Sois eau toi-même. Quand tu seras eau, tu trouveras de l'eau"

Marlo Morgan (Message des Hommes Vrais)

Le symbole

Qui ne connaît le symbole! Et pourtant, lorsqu'il s'agit de le définir ou même d'en donner un exemple, il arrive bien souvent que l'on doute, que l'on ne sache plus très bien !

On dit généralement que le symbole est la représentation concrète d'une notion abstraite (le cœur symbole de l'amour, le lion symbole du courage, la colombe symbole de la paix... Est-ce suffisant ? Tous les symboles s'inscrivent-ils dans ce cadre ?

On sait que le symbole est la représentation de quelque chose (le signifié : notion abstraite) par un signe (le signifiant : représentation concrète): le symbole donne donc du sens. C'est la fonction sémiotique du symbole. Mais comment le signe symbolique est-il choisi ? Quelles sont les qualités de ce signe ? Comment s'établit la convention ?

Si le signe-symbole représente quelque chose d'autre que lui-même ou s'il est un élément chargé d'une signification allant au-delà de son apparence par association, ressemblance ou convention, il possède aussi une implication plus large : c'est la fonction universalisante du symbole. Mais à quoi tient cet élargissement et où mène-t-il ?

Globalement nous allons voir que le symbole (et ce qui revêt le même symbole : *analogie*, voir plus loin) exprime un archétype ou reconduit l'objet ou les objets analogues à leur archétype et à ses aspects paradoxaux qui sont ceux de l'Être.

*

Étymologiquement le symbole (du grec ancien *sumbolon*, *σύμβολον* : signe de reconnaissance, signal, emblème, présage, convention, proche de *συμβολη* : rapprochement, emboîtement, jonction, rencontre, convention, dérive du verbe *sumbalein*, *συμβάλλειν* (de *syn-*, avec, au moyen et *-ballein*, jeter) signifiant « mettre ensemble, « joindre », « comparer », « échanger », « se rencontrer », « expliquer ».

Si le symbole était à l'origine un tesson de poterie cassé en deux morceaux qui permettait de liquider un contrat ou de servir de signe de reconnaissance ou de mot de passe par réassemblage exact des deux morceaux prouvant leur origine commune, il est devenu un signe, un emblème permettant d'indiquer le lien (et extensivement un engagement, une promesse, une alliance, un contrat) existant entre les éléments apparemment isolés que sont le signe et ce qu'il est censé représenter.

Un symbole peut ainsi être un objet (fabriqué ou pas), un acte (conscient ou pas), un geste (une poignée de main), une image, une forme, un mot, un son, un personnage dont l'expression plus

ou moins hermétique ou complexe, et le sens plus ou moins conventionnel (qui fait donc consensus) s'inscrit dans un système symbolique ou un système de règles (de parenté, de mariage, d'échanges, d'économie, de religion, d'art, de technique, de science ...) régissant un groupe, une espèce, une corporation, une culture, une société ... nous indiquant le rôle unificateur (culturel ...) du symbole.

S'il désigne le lien, le symbole aide donc aussi à réaliser ou à entretenir ce lien ; s'il sert à désigner et à relier, le symbole sert aussi à construire (une relation, une nation, une religion, de l'art, de la publicité, des avions, un monde ...), et évidemment à communiquer: moyen de description et d'action, on voit bien ici, à travers les fonctions de représentation, de communication, de révélation, de construction, de transformation, et finalement de fonction sémiotique, le rôle éminemment culturel, pédagogique et même initiatique du symbole.

*

Concentrons-nous d'abord sur le sens ou « fonction sémiotique » du symbole (impliquant les notions de direction, d'orientation et même de finalité).

S'il signifie le lien entre éléments apparemment isolés (le signe et son référent), le sens du symbole est donné par le référent ou ce à quoi -ou à qui- on le relie. Mais c'est justement là la difficulté car non seulement cela dépend des circonstances, mais le référent (comme le signe d'ailleurs) peut être plus ou moins explicite, concret ou abstrait, objectif ou subjectif, naturel, surnaturel ou culturel, matériel ou immatériel, visuel ou sonore, unique ou multiple ... Le sens est donc plus ou moins explicite.

Lorsque la corrélation entre le signe et son référent est naturelle, utilisée partout et au-delà des différences culturelles, le sens du symbole est évident, commun, universel. Ainsi en est-il du vert symbolisant la nature qui se joue et triomphe de toutes les difficultés et renvoie à l'espérance ...

Mais il est des symboles dont le sens est plus obscur ou n'apparaît pas au premier abord, ou qui n'est intelligible que dans le système de représentation dans lequel ils s'inscrivent (scientifique, politique, littéraire, religieux ...). Le symbole implique donc un sens conventionnel plus ou moins étendu à un groupe ou une communauté.

Malgré tout, le symbole qui s'inscrit dans une sorte de « langage détourné » tend à être polysémique c'est-à-dire à comporter plusieurs sens, tout l'art étant d'accorder le sens qui convient à la circonstance et aux références (culturelles, historiques ...).

Mais pourquoi cette tendance à la polysémie ? A quoi cela tient-il ? Est-ce le fait que l'objet ou le signe utilisé comme symbole en désigne un autre ou autre chose que lui ? Est-ce le fait qu'il relève d'un fait psychique qui reflète une double réalité objective et subjective ?

Si l'on reprend les termes du départ désignant le symbole comme la représentation concrète d'une notion abstraite, on perçoit d'emblée dans le lien unissant le concret et l'abstrait l'association d'éléments se situant sur des plans différents impliquant une notion de « verticalité » (le sens des sens étant la verticale) relevant finalement de l'Être et des archétypes qui le décrivent dans ses différents aspects. C'est ce que l'on nomme la « fonction universalisante » ou « verticalisante » du symbole qui en tant qu'association d'éléments se situant sur des plans différents (un élément concret et une valeur morale par exemple) rend aussi possible la description du tout par la partie, d'une globalité par le particulier, d'une multiplicité ou d'un pluriel par le singulier.

Le symbole relie à plus vaste que soi, à l'espèce, à la communauté ou à l'Être et à son caractère universel. Extensivement on pourrait dire que le symbole fait le lien entre la Partie et le Tout.

Le symbole comporterait à ce titre une nature paradoxale, celle de l'Être ou de l'archétype qui le représente ou qui en est la figuration ou la signature.

Ainsi le symbole qui réunit les éléments de nature distincte et opposée du couple concret/abstrait, est-il capable de réunir aussi les éléments des couples profane/sacré, terrestre/céleste, tangible/intangible, visible/invisible, concret/idéal, singulier/pluriel, partie/tout,

matière/esprit, l'un/l'autre, masculin/féminin, désir/loi ... qui tous appartiennent à la nature paradoxale de l'Être.

Le symbole (et ce qui revêt le même symbole : *analogie*, voir plus loin) exprimerait un archétype, ou reconduirait l'objet ou les objets analogues à leur archétype et à ses aspects paradoxaux qui sont ceux de l'Être.

Au fond le symbole aurait pour fonction de décrire les multiples aspects de l'Être jusqu'à en révéler et en intégrer la nature paradoxale et archétypale (résolution de conflits, intégration de dualités, unification de l'âme) pour finalement l'approcher au plus près dans son Unité: avec le symbole est jeté le pont entre les mondes, entre l'ordinaire et le transcendant, entre la Partie et le Tout.

C'est cette nature paradoxale (plus ou moins prononcée ou complexe) du symbole (comme de chaque situation de vie) qui nous le rend apparemment imprécis et propre à la controverse qu'il est nécessaire d'intégrer pour sa compréhension, notion qui va nous inciter et nous guider pour aller plus avant dans sa définition et son rôle.

*

Le drapeau, la sphère, le temple, la croix, la roue, le feu, les mots, un rituel, les images des rêves, les concepts philosophiques ou religieux, l'Immaculée Conception, les thèmes de paraboles, le Christ ... sont ainsi des symboles (ou peuvent en être) de différents types qu'un expert en syntaxique et en sémantique pourrait peut-être différencier (symbole emblème, allégorie, métonymie, ecthèse ...) mais qui tous nous plongent dans un monde extrêmement vaste, le nôtre, un monde où le symbole est roi puisqu'il est l'outil familier de l'« homme pensant » que nous sommes et chez qui la fonction symbolique, portée essentiellement par le langage, participe du lien de la communauté humaine.

« Les mots sont des symboles qui postulent une mémoire partagée »

Georges Louis Borges

« L'humanité n'avance qu'à travers des symboles »

Knut Hamsun

Mais le symbole -et la fonction symbolique- qu'utilise le langage parlé et écrit, concerne-t-il seulement l'homme et son langage ? Si l'on s'applique plus particulièrement à considérer la notion de sens que transporte le symbole, on constate son utilisation chez les animaux dans la régulation des groupes ou des individus sous forme de comportements plus ou moins ritualisés (gestes et sons transmettant des messages, rituel de l'accouplement, attitudes de domination ou de soumission ...), l'origine de ces comportements répétitifs étant la répétition elle-même sous la pression de l'instinct et de l'environnement. Il s'agit donc ici d'une réelle fonction symbolique animale mais inconsciente, en-deçà du langage verbal, à l'instar de ce qui se passe pour l'enfant qui finit par percevoir le sens d'une situation -ou d'une sensation- qui se répète (« ce qui se répète finit par faire sens » dit F. Dolto qui ajoute que « tout évènement auquel est attribué un sens reste inscrit de façon indélébile »).

Alors les mots sont-ils des symboles?

Tous les mots sont des symboles, mais ils sont plus ou moins élaborés ou complexes selon les réalités ou les niveaux de conscience qu'ils reflètent ou expriment. Les mots (et les signes pictographiques ou logographiques qui en sont l'origine) sont des symboles, puisqu'ils sont en eux-mêmes des représentations de ce qu'ils désignent et non pas ce qu'ils désignent. Ensuite ils possèdent au moins la double nature de l'objet désigné (matériel ou pas) et du groupe, de l'idée, ou de l'archétype auxquels ils renvoient.

Les signes du langage écrit ou parlé qui renvoient directement aux objets ou aux actes qu'ils désignent et en même temps qu'ils rattachent à une catégorie, une fonction, un genre, une espèce, un embranchement ... relèvent de ce type: le mot « chat » renvoie le spécimen chat à l'ensemble de l'espèce chat. Pour ce qui est des mots désignant des valeurs morales ou spirituelles,

ou des formes de réalité intangible ou métaphysique, on voit bien qu'ils sont des symboles de nature plus subtile s'appuyant sur une longue expérience du langage, de la pensée et de l'élaboration lexicale.

Mais il arrive que les mots du discours cartésien deviennent trop complexes ou inadaptés pour décrire ce qui ressort plutôt de la connaissance directe dont l'intuition peut être la porte et le symbole le mode d'expression. Le symbole dans ce cas n'est plus le mot qui désigne l'objet, mais l'objet lui-même, un animal par exemple, ou un personnage. Ainsi le chat devient-il le symbole de l'adresse, de l'agilité et de la clairvoyance, le coq dont le chant annonce l'aube, celui de la résurrection et du verbe clair victorieux des ténèbres, la tortue celui de la lenteur, de la longévité et de la prospérité, l'or celui du soleil et de l'inaltérabilité, le nombre 7 celui de la réalisation, le rond centré celui de la totalité ou de l'unité, l'océan celui de l'infini ou de l'inconscient, Hermès celui de la connaissance intérieure et du voyage vers l'inconscient ...

Mais qu'en est-il des symboles qui ne renvoient à aucune réalité concrète connue, tels que le Sphinx, la Licorne ce symbole des symboles qu'est la Déesse (cf : tome *Processus : l'âme entre ciel et terre*).

Le Sphinx par exemple est un de ces symboles complexes qui comporte cette dimension numineuse (merveilleuse, magique) qui nous étourdit et nous questionne (c'est le cas de le dire). En fait le Sphinx est le gardien de la porte menant vers l'inconnu ; sa nature chimérique signifie qu'il se situe au sommet du connu, à ce lieu du passage paradoxal entre les mondes, symbole de ce monde magique et ambivalent des animaux qui parlent et qui questionnent l'homme sur son destin c'est-à-dire sur le meilleur de lui-même et l'énergie ou l'intelligence qu'il mobilise en vue de l'atteindre, quitte à affronter l'inconnu et à regarder au-delà du quotidien ordinaire.

Ainsi il arrive que la nature duelle et surréaliste du symbole nous le rende difficile à appréhender par le langage courant (descriptif, nominatif) et la simple approche rationnelle: nous voilà devant un objet bizarre du point de vue de la raison et pourtant généralement très simple à appréhender par la connaissance intuitive ou l'empathie c'est-à-dire l'expérience subjective. Il est d'ailleurs nécessaire qu'un symbole reste simple -même s'il signifie les plus hauts niveaux de conscience- pour rester efficient et toucher l'âme. Et, de plus, c'est par ce « toucher » ou cette expérience que l'on fait de lui, que le symbole s'enrichit et nous enrichit, ce qui montre qu'il est un moyen d'approcher l'Être -en soi- et d'en explorer les multiples facettes. C'est pourquoi le langage symbolique, autrement nommé « langue des oiseaux » -ou des dieux- est particulièrement adapté à la poésie, aux récits traditionnels, aux légendes et aux mythes ainsi qu'à la pensée systémique, globalisante et sotériologique (qu'elle soit chrétienne, communiste ou autre). La Tour de Babel par exemple qui symbolise l'accumulation de briques, de mots et de langages pour accéder à Dieu, ne peut en aucun cas permettre d'atteindre cet objectif élevé si nous ne voyons cette Tour comme le symbole de la verticalité ou comme le canal de l'Esprit dont nous devons faire l'expérience intérieure pour percevoir l'intraduisible et révéler l'invisible ! (Collectivement et historiquement c'est possible seulement après que les peuples et les nations se soient dispersés et différenciés).

Par cette méthode intuitive, les mots eux-mêmes peuvent nous permettre de côtoyer la transcendance : en nous laissant pénétrer par son essence ou sa vibration, le mot peut en effet révéler son noyau ou son symbole caché, quitte à s'aider pour cela de moyens tels que la numérologie ou la guématrie, tandis qu'utilisés par habitude, les mots tendent à vider l'objet ou l'être qu'ils désignent du message à transmettre ou de sa dimension ontologique.

*

Analogie

L'analogie (du grec *analogia*: proportion, rapport mathématique, correspondance) désigne le lien de sens (mêmes formes ou mêmes structures ou mêmes fonctions ...) unissant un groupe d'objets ou de situations qui se situent sur un même faisceau symbolique renvoyant à l'archétype.

L'analogie ou « harmonie préétablie » de Leibniz qui n'est pas sans rapport avec les « convergences fortuites » vues plus haut, fut sans doute le mode d'appréhension, de repérage et d'ordonnement du monde le plus anciennement utilisé par l'homme qui avait encore une perception magique du monde (pensée magique archaïque). Nommée « théorie des signatures » ou des « correspondances », l'analogie est aujourd'hui réfutée par les scientifiques à cause des relents d'archaïsme, d'occultisme, de magie, et même d'infantilisme qu'elle transporte avec elle.

Ainsi la logique et la raison refusent de souscrire à la validité de certains textes tels que celui-ci dont Paracelse est l'auteur (*Le labyrinthe des médecins errants*, Xè chapitre):

" Tous les membres de l'homme ont leur forme dans les choses qui poussent, dans les roches aussi, dans les métaux, les minerais, etc. et quelle que soit l'essence, là, cependant, se trouve cette image".

Pour qu'elle ne soit pas réduite à une simple série de signes ou de métaphores, l'analogie doit être dégagée du magma de l'imaginaire, et pour cela être appréhendée à travers la double démarche analytique et synthétique.

Car l'analogie (nouvellement nommée « méthode inductive » par les scientifiques qui l'utilisent sur un mode qui se veut plus rigoureux) constitue un des outils de la philosophie, de la théologie ou de la science. Les botanistes par exemple, utilisent en effet constamment l'analogie (avec l'homologie, cf. plus haut) lorsqu'ils établissent la classification des végétaux sur la base de leurs ressemblances, aussi fines, sophistiquées et scientifiques soient-elles, pour en faire des groupes qui expriment en fait des archétypes.

*

Synchronicité

Lorsque l'analogie s'exprime simultanément en plusieurs endroits ou espaces-temps distincts (physique et psychique par exemple), elle produit ce que Jung nomme "un phénomène de synchronicité" étudié par lui au plan psycho-physique humain et défini comme « la simultanité ou la correspondance fortuite de deux événements physiques ou/et psychiques indépendants » ou encore comme une « coïncidence signifiante reposant sur des fondements archétypiques », indiquant l'identité de fond ou la « porosité des frontières » entre les espaces-temps ou entre matière et esprit (« trans-spatiotemporalité" de P.Solié).

Ainsi certains gestes, comportements, expressions, actions, événements entrent en résonance avec autant de sensations, de volitions, de pensées, d'images, d'états émotionnels et spirituels.

Ces événements signifiants chargés de « signifié » ont toujours été recherchés et largement utilisés chez tous les peuples, par le moyen de pratiques divinatoires ou de rites magiques notamment au cours desquels étaient révélés des « signes » oraculaires ou des présages, des augures, bonnes ou mauvaises, relatives à une situation particulière.

L'esprit de cette démarche nous est donné par l'extrait suivant:

« ...lorsque le vent d'Est se lève, le vin fermente et déborde, lorsque le ver secrète la soie, la corde de la note musicale Shang se brise, quand une baleine meurt, les comètes font leur apparition ... » Huaiman Zi

Il s'avert que les effets de la synchronicité sous forme de « coïncidences signifiantes » sont permanents à l'échelle universelle: ils sont perceptibles par exemple à l'échelle planétaire, dans les événements quotidiens ou les grands mouvements collectifs plus ou moins durables (épidémies, découvertes scientifiques, modèles artistiques, sociaux et économiques ...). Mais ils apparaissent aussi dans notre vécu personnel lorsqu'un événement extérieur vient sporadiquement se superposer à un événement psychique -et comme le confirmer-, le lien entre les deux étant de type acausal comportant « un rapport de signifiant à signifié » et renvoyant à cet autre concept qu'est la « dimension psychoïde » de l'archétype (Jung).

Tous ces phénomènes « d'enchaînement acausal » qui semblent au premier abord relever du hasard, témoignent sans aucun doute de l'Unité fondamentale de l'Être et de l'interdépendance de tous les phénomènes et de toutes les formes d'existence (ce qui est la base de la pensée quantique ou systémique moderne), comme il en est de l'identité de fond entre matière et esprit, sujet et objet ou espace et temps, tel que l'a indiqué B. d'Espagnat par exemple, dans son livre *A la recherche du réel*.

Autrement nommée « hasard objectif » par A. Breton, et reconnue en physique quantique et relativiste sous le concept de relativité de l'espace et du temps (Einstein) et de « non séparabilité du réel » (Heisenberg), la synchronicité peut expliquer la rencontre ou la « coïncidence » -ou la corrélation symbolique- entre des événements psychiques tels qu'un sentiment, un état d'âme, une sensation, une prise de conscience, un état de crise, une décision à prendre, une intention ... et des événements physiques, les espaces-temps physique et psychique s'inscrivant dans le « continuum omniprésent » ou « présent sans étendue » de l'Être (pour de plus amples informations, je renvoie le lecteur aux ouvrages de Jung, notamment à "Synchronicité et Paracelsica", au "Cahier de l'Herne" consacré à Jung, et au livre "La synchronicité, l'âme et la science" op. cité, où ces notions sont largement explicitées.)

Appliquée à l'évolution, la synchronicité nous permet de comprendre la simultanéité d'apparition ou l'évolution synchrone d'organismes liés aux mêmes groupes d'archétypes: elle est par conséquent d'une grande aide pour leur classification.

Au cours de l'évolution, le phénomène de synchronicité s'est manifesté dès l'apparition des premières particules (ce qui d'ailleurs est à l'origine d'une clause de la théorie de la discontinuité ou de l'indéterminisme de la physique quantique qui stipule que l'indéterminisme disparaît en présence d'ensembles formés de très nombreux atomes, ce qui peut être compris par le fait que ces grands ensembles forment des unités). La synchronicité continue ensuite à exercer ses effets sur le vivant, par exemple dans la manifestation simultanée des prototypes animaux (protozoaires) et végétaux (protophytes) dérivant des bactéries, puis par la manifestation simultanée ou synchrone des grands groupes animaux et végétaux appartenant aux mêmes étapes évolutives.

Les embranchements animaux et végétaux, lorsqu'ils sont en correspondance avec le même archétype, se manifestent en effet simultanément. Ainsi les champignons (végétal) et les vers (animal) qui sont les Semences (cf « les semences et les matrices » du tome *Processus*) des organismes végétaux et animaux qui relèvent de l'archétype de l'Unité (cf. « le Un » du tome *Archétypes*), seraient apparus dans un même mouvement synchrone, et il en serait de même pour les algues et les cnidaires, les lichens et les mollusques, les plantes à fleurs et les mammifères ...

Le phénomène de synchronicité peut nous emmener plus loin encore dans les hypothèses.

Les géologues et les paléontologues disent que la formation des continents (tectonique des plaques) s'est faite en plusieurs temps, et on peut avancer que cette formation s'est faite selon une dynamique globale cyclique de la terre (constituant les périodes géologiques) s'accompagnant de l'apparition et de l'extinction des différents groupes d'organismes.

Au-delà des conséquences strictement matérielles ou causales (pression de l'environnement) de ces phénomènes géologiques sur les organismes et leur évolution (événements géologiques et climatiques favorables à l'apparition, à l'augmentation de la concurrence ou à l'extinction de certaines espèces), il y a sans aucun doute une synchronicité de leurs cycles respectifs permettant la manifestation par ailleurs « programmée » (selon les archétypes) des organismes. La formation des différents continents, les changements climatiques de la planète et les événements cosmiques (satellites, comètes, météorites ...) constitueraient et s'inscriraient dans des cycles dans lesquels les organismes inscriraient les leurs, signifiant ainsi une fois de plus les points de rencontre entre l'intemporel (l'Être, archétypes) et le temporel.

On peut ainsi tenter de mettre en relation les différentes configurations géologiques avec l'apparition des différentes espèces animales.

Depuis l'émergence des continents correspondant à l'apparition des mollusques à la fin du cambrien, il y a 600 millions d'années, en passant par la formation de deux continents, la Laurasia au Nord et la Gondwanie au Sud, jusqu'à la disposition actuelle des continents datant de la fin de l'ère tertiaire il y a 5 millions d'années (les 4 plaques continentales, les 12 plaques tectoniques principales), il y aurait eu à l'ère primaire, il y a 300 millions d'années (début du permien), collision de la Laurasia et de la Gondwanie (formant la Pangée) avec formation de la Sibérie et de la masse continentale chinoise, correspondant à l'époque de l'apparition des vertébrés, suivie, au début du trias, d'un climat chaud de plus en plus humide correspondant lui à l'apparition des mammifères (et des plantes à fleurs).

Le supercontinent (Pangée) se serait progressivement disloqué entraînant l'isolement du continent européen de l'Amérique précédant la radiation adaptative des primates, pour aboutir à la disposition actuelle des continents correspondant à l'apparition des anthropoïdes puis des Australopithèques qui aurait suivi la constitution de la grande faille africaine menant à la disparition des forêts dans la partie orientale et le refroidissement du climat.

**

Les Elémentaux

Les Elémentaux ou les Quatre Eléments Terre, Feu, Eau, Air, chers aux alchimistes et aux philosophes grecs de l'Antiquité (Aristote, Platon, Pythagore, Empédocle ...), sont les ingrédients fondamentaux de l'alchimie cosmique : comme la palette d'un peintre, ce sont eux qui colorient, et habillent les archétypes et donnent forme à l'Être.

Les Quatre Eléments représentent tout à la fois les quatre états de la matière (solide, igné, aqueux et gazeux), les quatre "corps" (physique: Terre; énergétique: Feu; émotionnel: Eau; mental: Air), les quatre fonctions physiologiques ou psychiques, les quatre niveaux d'énergie ou de conscience, les quatre points cardinaux ... Comme ils se disposent et s'organisent les uns par rapport aux autres selon leurs caractéristiques respectives, et cela aussi bien spatialement que temporellement, les Quatre Eléments participent de la structure et de la dynamique de l'Être.

Considérés dans le contexte de l'Être unitaire, les Quatre Eléments, comme les archétypes, sont issus d'une même source et constituent l'Unité dans ses quatre aspects. Tout en étant distincts, les Quatre Eléments sont donc intimement liés puisque, toujours comme les archétypes, ils constituent ensemble un système interconnecté, les qualités de chacun d'eux ne pouvant se concevoir que par rapport aux trois autres et dans leur interaction. L'Eau par exemple ne ferait que s'écouler sans le Feu qui l'élève en vapeur ... Alors que l'étude analytique des Quatre Eléments consisterait à les examiner dans des récipients séparés (ce qui est la méthode employée par la physique conventionnelle), l'étude de leur interaction procède d'une démarche systémique: le Feu élève l'Eau en vapeur, et l'Eau abaisse ou tempère le Feu ...

Les Quatre Eléments n'occupent donc pas la même place et n'ont pas la même signification (ou ne représentent pas les mêmes symboles) selon qu'on les considère séparément ou ensemble dans le contexte de la dynamique systémique de l'Être.

Comme les archétypes, les Quatre Eléments concernent aussi bien l'Être dans sa globalité (ou le système dans son ensemble) que dans ses différentes formes locales, les Parties, inertes ou vivantes. Leur description se fera dans les 4 derniers chapitres de ce tome *Archétypes*.

Nous allons maintenant procéder à la description des Sept Archétypes fondamentaux.
